

Omniprésence de l'industrie dans le paysage trifluvien

René Verrette

Trois-Rivières
Numéro 77, Été 1998

URI : id.erudit.org/iderudit/17080ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN 0714-9476 (imprimé)
1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

René Verrette "Omniprésence de l'industrie dans le paysage trifluvien." *Continuité* 77 (1998): 19–22.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Omniprésence de l'industrie dans le paysage trifluvien

Profondément ancrée dans le paysage de Trois-Rivières et de la Mauricie tout entière, l'industrie a connu des périodes de grande effervescence qui ont façonné la région.

Malgré les démolitions et les incendies qui l'ont durement frappée, elle lègue à la postérité des témoins significatifs. Il est grand temps que l'on sauvegarde ces traces d'une prospérité que les « moins de vingt ans ne peuvent pas connaître »...

par René Verrette

Pour bien des gens, ce qui résume le mieux Trois-Rivières, ce sont les montagnes de billes le long de la rivière Saint-Maurice, à proximité des usines de pâtes et papiers. Ce grand secteur de l'économie de transformation modèle en effet bien des contours du paysage trifluvien. La ville a d'ailleurs été pendant un temps la capitale mondiale du papier. Des éléments patrimoniaux précieux rappel-

lent encore aujourd'hui la prédominance de la transformation du bois dans la structure industrielle locale. Bien sûr, des éléments du patrimoine industriel trifluvien se rattachent à d'autres domaines d'activité. La richesse que représentent tous ces témoins du développement de la région doit être préservée du pic du démolisseur. Il est par conséquent nécessaire de développer une vue d'ensemble de ce qui existe encore et de profiter du témoignage que peuvent encore livrer ceux qui ont connu le beau temps de l'industrie trifluvienne.

Montagnes de billes, cheminées industrielles et vapeurs sont autant de signes de l'importance de l'industrie des pâtes et papiers à Trois-Rivières.
Photo : François Rivard



Vers 1930, en bordure de la rivière Saint-Maurice, l'usine de la compagnie Canadian International Paper, installée sur le site depuis 1920.
Photo : Archives du Séminaire de Trois-Rivières

EN ROUTE VERS L'INDUSTRIE

Trois-Rivières devient un poste permanent en 1634 lorsque Champlain envoie Lavolette et ses ouvriers bâtir un établissement sur le Platon, en bordure du fleuve. Les débuts sont très modestes. À la Conquête, la ville compte moins d'un millier d'habitants. Néanmoins, un noyau urbain est établi entre la résidence du gouverneur et la maison des Ursulines. L'aménagement des Forges du Saint-Maurice (voir « Ainsi parlait le sol des forges », page 35), à une dizaine de kilomètres au nord de la ville, marque le coup d'envoi du processus d'industrialisation de la région. Comme ailleurs au Bas-Canada, de petits équipements industriels font leur apparition à Trois-Rivières: fonderies, tanneries, brasseries, potasseries et scieries. Joseph Bouchette les localise sur le plan de 1815 et les énumère dans sa description topographique de 1831.

Mais la première phase véritable de l'industrialisation ne débute qu'au milieu du siècle. L'aménagement du Saint-Maurice pour le flottage du bois permet une expansion rapide de l'exploitation de la forêt de l'arrière-pays. Des milliers de billes descendent le cours de la rivière jusqu'à son embouchure trifluvienne; un réseau d'estacades les dirige vers la grande

scierie que des entrepreneurs étatsuniens ont construite en 1854 au confluent de Saint-Maurice et du Saint-Laurent. D'autres scieries s'établissent le long du Saint-Maurice et sur les îles du delta qui a donné le nom de la ville.

À partir de ce moment, Trois-Rivières connaît un développement économique soutenu. Elle devient le lieu principal de l'organisation des activités forestières, du transit de la matière ligneuse et du sciage en Mauricie. Deux historiens, René Hardy et Normand Séguin, soulignent dans une monographie sur l'exploitation forestière en Mauricie (Boréal Express et Musée de l'Homme, 1984) que cette industrie a déterminé des activités structurantes pour la trame d'un espace régional. Le développement de Trois-Rivières au XIX^e siècle n'est cependant pas le fruit unique de l'essor du commerce du bois, reconnaissent les auteurs, car les secteurs du cuir et des métaux sont également florissants. Durant la dernière décennie avant notre siècle, des centaines de travailleurs occupent des emplois dans les secteurs de la tuyauterie, de l'outillage, de la chaussure, de la ganterie et de la fonderie. Le sciage, bien qu'il soit saisonnier et fluctuant, demeure un secteur actif.

LA MAURICIE EN EXPANSION

La vallée du Saint-Maurice connaît à la fin des années 1890 un tournant majeur. L'usine de pâte de Sainte-Flore s'agrandit en 1897 pour devenir la première grande entreprise de pâtes et papiers de la région. Le village industriel établi à proximité devient Grand-Mère. Autre événement capital survenu la même année: on inaugure la centrale hydroélectrique de Saint-Narcisse et une ligne de transport d'électricité jusqu'à Trois-Rivières. L'année suivante, un groupe d'hommes d'affaires canadiens et américains fondent l'entreprise Shawinigan Water and Power Co. et aménagent la chute de Shawinigan. Leur but est de mettre en place un véritable complexe électro-industriel (voir *Continuité*, n° 76, printemps 1998). En 1906, c'est au tour de la famille Brown de Berlin, New Hampshire, d'implanter un établissement papetier à proximité de la chute de La Tuque.

La Mauricie industrielle et urbaine est née. Le milieu d'affaires trifluvien assiste ébahi et un peu impuissant à cette poussée soudaine. Il faut attendre 1907 pour que la vieille cité de Lavolette emboîte le pas et entame la deuxième phase de

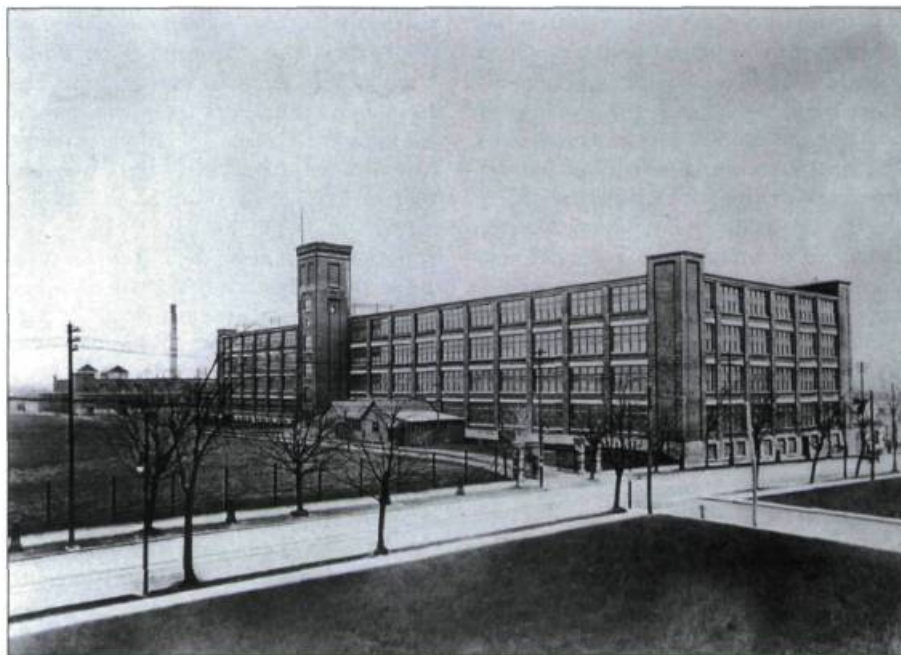
l'industrialisation. Cette année-là, Charles Ross Whitehead arrive de Montmorency et fait ériger la grande filature Wabasso Cotton. La conflagration de 1908, qui réduit en cendres tout le centre-ville et la moitié du quartier historique, ne fait qu'accélérer le processus de modernisation de Trois-Rivières: les rues sont élargies, et une unité architecturale se dégage des édifices de même style et de même hauteur érigés sur les rues des Forges et Notre-Dame.

Le feu de 1908 a quelque chose de symbolique pour l'élite locale: le désastre fournit l'occasion d'amorcer une renaissance, l'heure est venue d'entrer dans l'ère du progrès industriel nord-américain. Ainsi, en 1913, Wayagamack Pulp and Paper commence sa production à l'île de la Potherie. Quatre ans plus tard, un chantier naval, Three Rivers Shipyard, s'établit à l'entrée ouest de la ville, au pied de la Commune. En 1920, c'est au tour de Canadian International Paper de s'installer sur le site du Moulin des Américains. Moins de trois ans après, St. Lawrence Pulp and Paper construit une grande usine sur le terrain du chantier naval désaffecté. La compagnie Wabasso Cotton, trois papeteries et Canada Iron, qui exploite la fonderie reconstruite en 1909 après un incendie, procèdent à de nombreux agrandissements jusqu'à la Crise de 1929.

En moins de 25 ans, le paysage trifluvien est bouleversé; les vieux ne s'y retrouvent plus: des installations portuaires, de grandes usines et des montages de billes occupent le front fluvial et le front riverain, le centre-ville est entièrement reconstruit et des quartiers ouvriers, avec églises et écoles, sont aménagés près des grandes entreprises. La Grande Dépression, qui sévit cruellement – en 1931, le quart de la population survit avec le « secours direct » –, ainsi que la Deuxième Guerre mondiale – qui profite surtout à l'économie de l'hinterland mauricien – marquent un temps d'arrêt pour la poussée industrielle trifluvienne. De grands espoirs naissent au retour de l'économie de paix, mais seule la compagnie Canadian Westinghouse, en 1951, répond à l'appel du conseil municipal et de la Chambre de commerce qui ont uni leurs efforts afin d'attirer les grandes entreprises.

LE DÉCLIN INDUSTRIEL

Depuis 1951, aucune autre grande entreprise ne s'est implantée en sol trifluvien. Un mouvement de régression s'est plutôt



amorcé, le secteur manufacturier passant de la première à la seconde place entre 1961 et 1981, pendant que le secteur tertiaire et les petites et moyennes entreprises connaissent une croissance significative. En 1973, un incendie détruit partiellement les installations de Wabasso. Ce qui reste de l'usine trifluvienne, passée aux mains de Dominion Textile, ferme ses portes en 1987. La même année, la société Philips, qui avait repris les deux usines de Canadian Westinghouse, vend ses installations trifluviennes.

Malgré les travaux de modernisation réalisés à la fin des années 1970, Canon (l'ex-Canada Iron Foundry) licencie ses derniers employés en 1982. Ses installations sont réaffectées (Fabron, puis GL & V) mais le nombre d'emplois n'atteint jamais celui des grandes années. Il en va de même pour la vieille usine de Canadian International Paper, passée à l'entreprise Produits forestiers Canadien Pacifique, qui ferme l'usine en 1992. Il en résulte une véritable commotion dans la socio-économie locale. Heureusement, les activités reprennent partiellement lorsque la société Tripap, soutenue par le Fonds de solidarité et les ex-employés, acquiert les immeubles et relance la production.

Pour sa part, l'usine Wayagamack, propriété actuelle d'Abitibi-Consolidated, continue sa production en la diversifiant. La famille Kruger acquiert la compagnie St. Lawrence Pulp and Paper, intégrée à la compagnie Domtar. Les nouveaux propriétaires réalisent un ambitieux projet de

La filature Wabasso Cotton vers 1915. Sa démolition, dans les années 1980, marque une prise de conscience collective de l'importance de préserver les témoins du passé trifluvien.

Photo: Archives du Séminaire de Trois-Rivières



Bâtiment industriel typique du début du siècle, l'édifice de la compagnie Balcer Glove sert aujourd'hui d'incubateur pour les nouvelles entreprises.

Photo: Archives du Séminaire de Trois-Rivières

modernisation, comme l'atteste l'acquisition d'une nouvelle machine à papier au coût de 400 millions de dollars. L'abondance de la main-d'œuvre qualifiée et la compétitivité des nouveaux aménagements font que le secteur des pâtes et papiers demeure bien vivant à Trois-Rivières.

Depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, le secteur tertiaire connaît une croissance vigoureuse. Les secteurs de la santé et de l'éducation se développent considérablement avec les agrandissements des centres hospitaliers Saint-Joseph, Sainte-Marie et Cooke, la fondation de l'UQTR en 1969 et celle des collèges de Trois-Rivières et Lafèche. À cela il faut ajouter les centres administratifs des gouvernements fédéral et provincial ainsi que le centre régional d'Hydro-Québec. De plus, Trois-Rivières est la capitale de la région administrative Mauricie-Bois-Francs (devenue la Mauricie en 1997) et de la MRC de Francheville depuis leur création en 1966 et 1981 respectivement.

VESTIGES PATRIMONIAUX

Sur le plan patrimonial, que reste-t-il de cette effervescence industrielle ? Du XVIII^e siècle, mis à part les Forges du Saint-Maurice, il ne subsiste que le moulin à farine construit sur le bord du fleuve en 1781. Incendié en 1864, il est abandonné entre les silos à grain et un tas de charbon jusqu'à son déménagement au campus de l'UQTR en 1974. Sa mise en valeur reste cependant en plan même si des activités d'animation intéressantes s'y tiennent. Rien ne subsiste du Moulin des Américains de 1854, car il a été incendié à plusieurs reprises avant d'être démoli en 1925 pour permettre l'agrandissement de l'usine de la CIP. Datant du XIX^e siècle,

les manufactures de cercueils Girard et Godin et la manufacture de chaussures Tebbutt sont tombées sous les avancées du « progrès ». En 1909, les installations de la compagnie Canada Iron disparaissent en fumée, et ce qui restait des usines de Wabasso après le grand incendie de 1973 a été démoli.

Seules témoignent de l'architecture industrielle des années 1910-1920 les grandes usines Wayagamack et Tripap avec leurs bâtiments en brique rouge ou beige, au style fonctionnel et très dépouillé. Un témoin intéressant de cette époque est la bâtisse industrielle construite en 1916 pour servir d'« incubateur », dirions-nous aujourd'hui, aux nouvelles entreprises, angle Bellefeuille et Saint-Georges. Ses grandes fenêtres à carreaux sont caractéristiques de plusieurs bâtiments disparus.

L'ancienne usine de pompage, près du pont Duplessis, vient d'être restaurée avec soin et constitue un exemple de rénovation intelligente du patrimoine industriel. Que fera-t-on de l'ancienne gare de l'entreprise Canadien Pacifique ? Construite en 1924 dans le style monumental inspiré de la gare Jean-Talon, elle a été déclarée gare ferroviaire patrimoniale en 1991 par la Commission des lieux et monuments historiques du Canada. Les plus anciennes machines à papier mériteraient-elles d'être préservées ? Elles pourraient servir de complément au Centre d'interprétation des pâtes et papiers, situé au Parc portuaire, qui a un rôle à jouer dans la mémoire collective du métier de papetier.

La Société de conservation et d'animation du patrimoine (voir « Une action née de l'urgence », page 23) joue un rôle de premier

plan dans la conservation des éléments qui ont façonné le paysage trifluvien. Avec l'appui du conseil municipal de Trois-Rivières, elle décerne le prix Héritage et le prix du patrimoine Benjamin-Sulte, preuve d'un intérêt soutenu envers le patrimoine bâti trifluvien qui témoigne d'un passé industriel prestigieux, malgré les incendies et les démolitions qui l'ont mutilé.

René Verrette enseigne l'histoire à l'Université du Québec à Trois-Rivières.

Université du Québec à Trois-Rivières

L'Université qui se distingue

Retracer
notre parcours collectif
pour en arriver à une reconnaissance
de nous-mêmes, enfin.